

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Elle contemplait son Georges et la joie surhumaine du fils plongeait la mère dans des délices inexprimables. Elle contemplait Hélène de Penhoët, sous son voile immaculé, et s'éveillait dans le cœur de la chère femme comme une nouvelle maternité. Elle se disait avec un légitime orgueil que les concessions, qui lui avaient tant coûté tout d'abord, ne constituaient pas une trop pénible rançon, puisqu'elles avaient assuré le bonheur éternel de ces deux êtres.

Ce qui se passa dans l'esprit de Carmen quand elle vit son frère et son amie unis, fut indicible.

Une félicité débordante emplît son cœur, puis une réaction immédiate se produisit et elle sentit sourdre ses pleurs.

Jamais elle n'avait autant compris que le problème de sa propre destinée allait se poser bientôt d'une façon inéluctable.

Elle eut un regard anxieux. A droite se tenait M. de Saint-Hyrieux, très compassé, très décoratif ; à sa gauche était le capitaine d'Alboize, qui avait tenu sa parole avec une exactitude toute militaire.

Mariana, la bouche crispée, était restée immobile tout le temps de la cérémonie, semblant pieusement se recueillir ; et pourtant, dans sa cervelle en délire, les espérances les plus folles, les plus impies, se déchaînaient.

Elle en arrivait à croire que quelque complication imprévue et redoutable pouvait encore surgir.

Toute sa haine s'épanchait intérieurement ; sa volonté se tendait vers le mal ; elle évoquait nous ne savons quelles divinités chimériques pour que ce mariage ne s'achevât pas.

Parfois, elle regardait Georges, chargeant ses yeux d'effluves attirants, comme si elle prétendait le dominer.

Quand un éclair de raison lui revenait, elle regrettait qu'il lui fût impossible d'offrir son âme au démon, en échange d'une toute-puissance qui lui aurait permis de foudroyer au pied de l'autel cette rivale abhorrée.

Les griffes de la folie semblaient déjà s'enfoncer dans son crâne.

Et tout cela se passait au fond d'elle-même, sans qu'un geste, un soupir la trahissent et lui fissent perdre les avantages de son attitude exemplairement édifiante.

Elle avait joint les mains, comme si la plus fervente prière s'exhalait de ses lèvres en faveur de ce jeune homme, qui était le fils de la comtesse de Kerlor, de la femme qui avait arraché Mariana aux humiliations et à la misère.

Paul Vernier se gardait bien de troubler ce pieux recueillement.

D'ailleurs, il était captivé par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Le mois précédent, c'était lui qui se mariait ! c'était lui qui épousait Mlle de Sainclair, qu'il adorait et dont il était si ardemment aimé.

Les pompes fastueuses de l'église Saint-Louis l'avaient profondément impressionné. Quel dommage pourtant que sa chère Mariana n'eût pas voulu que la cérémonie eût lieu à Kernéis, où l'oncle Sébastien aurait officié avec tant de sérénité ?

Il se blâma de ce qui pouvait ressembler à une critique rétrospective : mais il ne put s'empêcher d'ajouter en lui-même que, pour son goût personnel, il préférerait la simplicité imposante de Kerlor au cérémonial de Brest.

Les amis se pressèrent autour de Georges et d'Hélène, leur prodiguant les félicitations et les souhaits.

Hélène répondait par un mot ému ; Georges serrait vigoureusement les mains qui ne cessaient de se tendre vers lui.

Le beau rêve qu'il avait fait était devenu la plus douce des réalités.

La jeune mariée tomba dans les bras de Mme de Kerlor, qui la pressa tendrement sur sa poitrine.

—Eh bien ! ma fille, dit la comtesse douairière : êtes-vous heureuse ?

—Oui, ma mère, répondit l'orpheline. . . . Je ne croyais pas que le ciel réservait de telles félicités sur la terre.

—Et moi, ma chère enfant, je suis incapable de vous exprimer ce que je ressens, tellement votre pure joie me pénètre. . . . Tiens. . . . Embrasse-moi encore, ma petite Hélène. . . . Cela vaudra tous les discours du monde.

Après cet élan d'effusion, qui remua chez les assistants les fibres les plus intimes, la douairière se rappela ses devoirs de maîtresse de maison.

Le déjeuner était préparé dans une grande salle du château et l'on ne tarda pas à se mettre à table.

A la fin du repas, et au moment où plusieurs invités se levaient, Georges dit à l'oreille de sa femme :

—Venez, Hélène ! Voulez-vous ? J'ai tant envie de revoir avec vous en ce jour les endroits où notre amour a grandi.

Ils disparurent tous deux, et s'éloignèrent à travers le splendide parc ; ils allaient se rendre au bord de la mer pour que le vent du large emportât leurs baisers.

Mariana les avait regardés s'éloigner les pupilles immobiles ; on eût dit qu'elle avait suspendu son souffle.

Elle garda son attitude de sphinx jusqu'au moment où les époux disparurent.

Mme Vernier ne voulut pas subir de conversations oiseuses ; elle n'était pas en train d'écouter des puérilités ; aussi échappa-t-elle au jeune Kéralouët, qui se dirigeait vers elle, avec l'intention manifeste de lui décocher des madrigaux.

A son tour Mariana sentit le besoin de prendre l'air : elle ne respirait plus dans cet intérieur, où une autre l'avait remplacée auprès de la mère,—et auprès du fils.

Au moment où elle arrivait au vestibule, elle vit la porte du salon d'attente s'ouvrir. Un homme entra.

Il salua Mariana ; celle-ci, très absorbée, crut tout d'abord que c'était un invité. Après une inclinaison de tête machinale, elle allait poursuivre son chemin, quand elle remarqua que cet inconnu portait un chapeau rond et était en costume de voyage.

A coup sûr, il ne faisait pas partie de l'élégante assemblée que les noces avaient attirée à Kerlor.

Elle leva les yeux sur le visiteur. C'était un homme qui paraissait âgé d'au moins trente ans ; le visage était fatigué, le regard quelque peu vague et inquiet.

La mise était fort correcte, bien que, encore une fois, elle n'eût rien de cérémonieux et ne pût être considérée comme celle d'un invité retardataire. Les traits ne marquaient pas de régularité, encadrés par une longue barbe soyeuse.

—Mlle Mariana de Sainclair, je crois ? dit l'homme d'une voix légèrement altérée.

—C'était en effet mon nom de fille, monsieur, mais je m'appelle aujourd'hui Mme Paul Vernier, répondit Mariana, du ton d'une personne étonnée de se voir connue par quelqu'un dont elle ignore le nom.

—Excusez-moi madame. . . . Vous ne me reconnaissez pas ?

—Non, monsieur. . . . N'est-ce pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir ?

—Peut-être. Mais ce n'est pas la première fois, moi, que j'ai le plaisir de me trouver en face de vous. Je suis M. Jacques Ronan-Guinec.

Mme Vernier eut un geste évasif, signifiant que sa mémoire restait rebelle.

—Je vous ai vue ici.

—C'est possible.

—En outre, je vous ai rencontrée chez maître Nerville.

Mariana se rappela alors avoir entrevu cet homme. Ses souvenirs devenaient moins fugitifs, elle se rappela encore que c'était un financier, dont on avait parlé autrefois au château et à l'étude.

Ronan-Guinec reprit :

—Je viens voir M. de Kerlor. . . . Est-il au château ?

Il avait prononcé ces mots avec une certaine appréhension, dissimulée par la volonté de paraître calme, mais qui n'échappa pas à l'observation aigüe de la jeune femme.

—M. de Kerlor ! répéta-t-elle. . . . Vous ignorez donc ce qui se passe ?

Ronan-Guinec eut un rapide froncement de sourcils.

Mariana continua :

—Le comte vient de se marier dans la chapelle du château.

—Ah ! fit l'homme très surpris, mais qui se rasséréna un peu. . . . En effet, je ne savais pas. . . . Je suis en voyage. . . . J'aurais dû me douter en voyant la mine affairée des domestiques. . . . Eh bien !. . . . madame, bien que M. de Kerlor ne s'attende pas à une visite, je vous prie de le faire prévenir que j'ai à lui parler.

—Mais vous n'y pensez pas, monsieur, se récria la jeune femme.

—Je vous en supplie, madame. Il s'agit de choses d'une extrême gravité.

Mariana tressaillit. Ronan-Guinec lui parlait réellement sur un ton d'impérieuse urgence.

L'attitude inquiète de ce financier frappa davantage Mme Paul